

CHAPITRE 1

Regardez-les! Regardez-les, ces bouffons parvenus, ces sinistres guignols qui se gorgent d'eux-mêmes comme de ce Moët et Chandon servi dans du cristal de Bohême. Leur cravate de soie, leurs souliers rutilants, leur chemise amidonnée, leurs boutons de manchette ornés de rubis, leur épingle à cravate de vingt-quatre carats, leur montre à gousset gravée à leurs initiales, cette panoplie de babioles derrière lesquelles ils s'abritent pour se livrer à de risibles fricotages. Regardez-les se vautrer dans un luxe indécent où une seule journée de dépenses pourrait nourrir le Lower East Side au complet. Ils n'ont plus la moindre retenue à étaler leur folie des grandeurs. Les dix millions de morts de la Grande Guerre, les trente millions de victimes de la grippe espagnole, les millions de laissés-pour-compte qui s'agglutinent devant les secours alimentaires devraient pourtant hanter les esprits et inviter à davantage de compassion. Mais comment en vouloir à notre époque survoltée, libérée du joug des années de guerre, affranchie de ses privations, soulagée d'avoir échappé à la tyrannie prussienne?

Les Années folles portent bien leur nom... La déraison règne en maître dans cette décennie. Les esprits lâchent la bride, ruent dans toutes les directions, repoussent les limites de la pensée et de l'art. Les physiiciens fabulent des élucubrations sur le temps

et l'espace, les artistes bariolent des toiles en criant au génie, les inventions se succèdent à un rythme effréné. On va jusqu'à prétendre qu'un jour on marchera sur la Lune! N'importe quoi...

Comme si ça ne suffisait pas, les voitures empestent les villes comme un mal endémique. Elles relèguent à une curiosité mondaine ce fidèle ami de l'homme qu'est le cheval. Le téléphone se moque du besoin d'intimité et n'éprouve aucun scrupule à rugir même en pleine nuit. Les usines au charbon crachent leur suie, et plus jamais, j'en ai bien peur, je n'admirerai un ciel immaculé comme j'ai pu le faire au Yukon.

Du haut de la fenêtre de mon bureau situé au huitième étage d'un chic immeuble sur Broadway, j'observe ces silhouettes empressées qui défilent tout en bas. Haut-de-forme sur la tête et canne à la main, elles s'affairent dans la rue en repoussant d'un geste impatient les mendiants qui leur réclament l'aumône. Elles montent à bord de leur luxueuse Maybach ou de leur puissante Bugatti. Elles filent à toute vitesse pour se rendre à d'incessants rendez-vous et s'offrir l'illusion de contrôler la destinée du monde. De contrôler sa descente en chute libre, oui...

Suis-je donc le seul à me questionner? Le seul à avoir cette inconfortable impression que la société navigue sans gouvernail et qu'elle risque à tout moment de percuter le fond d'une impasse? Le seul à constater que les valeurs humanistes, pourtant clamées sur tous les tons après l'Armistice, ont cédé le pas aux extravagances les plus individualistes? Les jambes des femmes allongent chaque jour un peu plus. Les orgies rivalisent d'audace. L'alcool coule à flots, malgré les interdictions, et dissout les derniers vestiges de civilité. Les politiciens se disputent la palme de la bêtise, l'économie vogue sur une mer démontée, la dette du pays plonge dans des gouffres affolants.

Soyons clair : je n'ai rien contre la richesse. Je n'ai rien contre le fait de posséder tant d'argent qu'on puisse satisfaire le moindre caprice sur un claquement de doigts. Moi-même, je suis multimillionnaire. Plusieurs de ceux que je critique ainsi dans mes réflexions me doivent même leur aisance, grâce aux contrats ou aux filons que je leur ai confiés. En retour, j'ai obtenu un rendement sur mes investissements qui me permet aujourd'hui d'imposer le respect et d'assouvir mes envies. Je possède une villa sur Madison, meublée des derniers modèles scandinaves et décorée de tableaux de maître. J'habite seul ce vaste logement, si je fais exception de ma cuisinière, Norma, et de mon domestique, Carl. Seul... Eh oui, seul. L'argent n'achète pas tout, sauf les plaisirs faciles et éphémères.

Je disais donc que je n'ai rien à reprocher à la richesse. Je la souhaite même à tous mes semblables ! Grand bien leur fasse d'en faire usage pour acquérir la dernière ferraille à quatre roues ou le dernier étage d'un immeuble, comme celui de l'Empire State dont on fait grand cas en ce moment. Je suis moi-même passé par ce portail où l'argent confère l'illusion d'un statut particulier. J'ai pu étancher ma soif d'acheter librement et en argent comptant ce que bon me semblait. Ma fortune m'a autorisé la réalisation de rêves qu'on croit seulement destinés à stimuler l'imagination ou à tromper l'ennui des passages à vide. Oui, j'ai partagé cette glorieuse impression que rien ne résiste au bélier de l'argent.

Encore faudrait-il que ces accomplissements servent un propos. Ma bibliothèque contient à présent huit cents livres reliés en peau de chevreau, comme je l'ai toujours voulu. Pourtant, je n'en ai pas ouvert plus du quart. Ma vaisselle en argent ne sert pratiquement jamais puisque je reçois peu. Ma bouteille de cognac

centenaire, achetée à prix d'or, s'empoussière comme un trophée dans son armoire vitrée en acajou. Je ne supporte plus guère l'alcool de toute manière.

Il est toutefois difficile de ne pas céder à ce mirage de la consommation facile. Acheter m'a libéré l'esprit, aussi curieux que cela puisse paraître. Mes dix-huit mois de privation au Yukon, où manger ne fût-ce qu'un quignon de pain rassis constituait un festin, m'ont édifié un rempart de blocages mentaux que j'ai mis beaucoup de temps à démanteler. Seule ma volonté m'aura permis de réussir et de cicatriser tant bien que mal les lacérations de la faim et du froid.

Longtemps, j'ai engrangé, calculé, muselé mes désirs, comme si je redoutais un travers de chemin qui m'aurait fait basculer à nouveau dans la torpeur de ne rien posséder. Charles, mon seul ami, que je vois bien trop peu, m'aura beaucoup aidé à déverrouiller ces cadenas qui m'enchaînaient. Il s'amusait souvent à les pointer du doigt avec sa désinvolture enrageante. À force de l'observer dans ses projets échevelés, toujours entouré de sa belle Georgia et de sa nichée de marmots qu'il gave à satiété, à visiter son flamboyant domaine où il récupère de ses journées infernales qu'il abat pourtant avec son immuable humour, j'ai commencé à me détendre et à prendre exemple sur lui. Grâce à Charles, d'abord, puis grâce à mon talent pour la finance ensuite, j'ai entrepris de faire fructifier ma fortune. Avec succès. Aujourd'hui, je peux en jouir en considérant que je suis parfaitement abrité des intempéries du sort.

Sans doute est-ce la raison pour laquelle je questionne à présent cette compulsions à acquérir toujours plus, comme s'il n'existait qu'une seule échappatoire à la richesse. Récemment, j'ai vendu tous mes bijoux. Ils valaient une année de salaire d'un ouvrier. Lorsqu'un client ou un fournisseur me demande timidement

pourquoi je ne porte plus de bagues, je réponds du bout des lèvres qu'elles me comprimaient les doigts. En réalité, je commence à en avoir plein ma soupière de ces orgueilleux attributs de pouvoir, de ces honteux oripeaux destinés à jeter de la poudre aux yeux. Je refuse de croire mon prestige diminué parce que je ne porte plus d'or à mes doigts. Je ne sens plus le besoin de prouver mes aptitudes en lisant l'heure sur une montre d'un prix exorbitant. Je n'attribue aucune crédibilité à cette échelle de valeurs basée sur la possession. Seul m'importe le jugement sur l'homme dans ses capacités réelles, et au diable ceux qui me considèrent du coup ignoblement niais.

L'argent, toujours lui, la seule morale de ce monde, comme me le rappelait un ami de jeunesse perdu de vue, m'aura cependant permis d'assouvir ma soif de connaissances. Lorsque je me suis installé à New York pour m'y lancer en affaires, j'ai eu à cœur de polir les bancs de l'université et de me mettre à la merci d'enseignants chargés de transmettre leur savoir. J'ai certes bénéficié de cours particuliers, mais je n'ai pas lésiné sur l'effort. La joie que j'ai éprouvée lorsque mes mains ont accueilli mon diplôme valait bien celle de la découverte de ma première pépite d'or. Il me semblait, au regard de ma vie, que cet accomplissement venait en tête de liste de ceux dont je peux légitimement me vanter. Ce n'est pas donné à tous d'éprouver une telle fierté.

Je suis depuis un donateur fidèle de l'université Columbia. Je m'y rends quelquefois à titre d'ancien élève, dans l'espoir de nouer connaissance avec des gens de divers horizons. J'aimerais bien, par exemple, rencontrer des artistes. Je regrette que mes études et mes affaires ne m'aient pas laissé davantage d'heures pour l'art, ce domaine si intrinsèquement éloigné de ce que je côtoie chaque jour. La musique est une nébuleuse

incompréhensible à laquelle je n'entends rien d'autre qu'une cacophonie digne des blizzards. La littérature m'ennuie au bout de deux pages, même si j'idolâtre les poètes comme des icônes divines. Malgré les efforts de Charles et du profond respect que je voue à son travail, je n'arrive pas à considérer ces pantins et ces images saccadées sur un écran comme une manifestation créatrice originale. Il y a bien le théâtre, auquel je m'abonne chaque année. Charles m'a souvent parlé de ses années d'errance sur les scènes d'Amérique et les pantomimes qu'il exécutait pour survivre devant des publics avides de distraction. Je conçois depuis une profonde estime pour les comédiens qui, soir après soir, doivent vivre leur rôle et le rendre crédible aux spectateurs venus les écouter. J'ai souvent du mal à suivre les imbroglios des pièces et les lubies des metteurs en scène, mais je m'y ennue rarement, tant je prends goût aux intonations des comédiens, à leur gestuelle, à leurs expressions faciales, même à leur manière émue de venir saluer et remercier le public qui leur réserve une ovation. Devant tant d'hypocrites et de rats malfaisants qui polluent mes journées, je considère le jeu des acteurs comme infiniment plus sincère.

Il y a bien la peinture, également, qui fait vibrer quelquefois une corde d'émotion méconnue en moi. Dans le vestibule de ma villa, une peinture de Whistler, représentant sa mère, accroche mon regard chaque fois que je pénètre chez moi. Comme si cette mère assise calmement dans sa chaise remplaçait celle que je n'ai jamais connue et attendait mon retour chaque soir. J'ai commencé curieusement à me sentir chez moi dans cette trop grande maison le jour où les ouvriers ont accroché la toile au mur. Je refuse de m'en départir même si on m'en offre régulièrement des sommes fabuleuses.

J'affectionne beaucoup également ma seule toile qu'on pourrait dire moderne, une nature morte d'un certain Juan Gris, décédé il y a deux ans. J'ai obtenu cette œuvre en échange d'une dette. Ce tableau m'a tout de suite plu, même si je n'avais jamais rien vu de semblable auparavant, sauf dans les vitrines des galeristes devant lesquelles je passe toujours d'un pas trop pressé. L'œuvre exerce une étrange fascination sur moi. Lors de mes repas, attablé seul, attendant que Norma m'amène mon plat, je laisse souvent mon regard errer sur ces formes enchevêtrées, sur ces amalgames de couleurs sans équivalence dans la nature. Cette sollicitation de réalité chaque fois différente constitue une sorte de reflet de mes fluctuations d'humeur ou de mes réflexions du moment. Je crois voir un tableau nouveau chaque fois que je l'examine, et ce remoulage de ma curiosité m'apparaît comme une sorte de miracle. Il serait peut-être temps que je m'intéresse à la création artistique. Je pourrais venir en aide à un de ces peintres qui réussissent de telles prouesses. Ce serait, il me semble, une manière appropriée d'utiliser mes dollars, au lieu de les laisser prendre l'humidité dans des coffres d'acier gris.

Voilà peut-être l'explication du discrédit que je jette ces derniers temps sur l'exhibition indécente de la richesse facile et la consommation outrancière du luxe. À quoi sert l'argent s'il ne contribue pas en fin de compte à sortir des ornières étroites de notre parcours de vie? Et même à prêter main-forte aux autres? Je n'ai osé qu'une seule fois, dans un de mes rares moments d'abandon, confier une idée pareille au club où je me rends quelquefois tâter le cigare. On m'a traité d'un nom, « bolchevique », dont je ne connais toujours pas la signification, mais qui sonnait comme une telle injure que je n'ai plus prononcé un seul mot de la soirée, de peur de commettre l'irréparable sans le vouloir. Le

subtil jeu des alliances sur lesquelles se construisent les fortunes est un entrelacs de fils ténus qu'une brise un peu forte peut facilement rompre à jamais. Il importe donc de ménager les susceptibilités. Et pourtant, je crois louable d'émettre des opinions différentes, même si elles paraissent à contre-courant du confort établi et loin de faire l'unanimité. Le glacis du consensus résiste cependant mal aux écarts. Il y a toujours un risque pour ceux qui s'éloignent des travées communes. Un intraitable ennemi peut se révéler sur une simple divergence d'idées. Encore un de ces travers humains dont je ne comprendrai jamais la nature.

Ce sont ces travers humains qui illustrent justement mon regret devant cette accumulation effrénée de richesse et de possessions. La spéculation boursière a atteint une telle envergure que d'immenses fortunes se bâtissent du jour au lendemain, sans plus d'efforts que d'envoyer un nickel en l'air en choisissant pile ou face. Le sens des mesures est piétiné chaque jour pour qu'il n'entrave plus l'appât fiévreux du gain, l'avidité immodérée dans laquelle se complait le plus petit bour-sicoteur dès qu'il possède un dollar à miser. Tout le contraire de cette forêt vierge que j'ai dû défricher à la force de mon bras pour parvenir enfin à la réussite. Je n'induis pas qu'il faille obligatoirement un sacrifice pour mériter son bien et pour sortir la tête de l'eau. Non. Seulement, le ballet de forcenés auquel j'assiste à présent me rappelle beaucoup trop les pièges où tombent sans retenue les téméraires obnubilés par l'argent, l'argent et encore l'argent. La tête tout entière investie dans leur fuite en avant, ces richards de pacotille ont perdu le recul nécessaire pour profiter pleinement de leur existence à l'abri du besoin.

Je sais de quoi je parle. J'ai été un témoin de premier plan, lors de la ruée vers l'or, il y a trente ans

maintenant, des extrémités où conduit la folie de s'enrichir à tout prix. J'ai vu mourir sous mes yeux, au Yukon, quantité de prospecteurs rongés par cette démangeaison sournoise, par cet acide, la cupidité sans bornes, qui dissout couche par couche le vernis humain jusqu'à ce qu'il entraîne dans la chute finale des hommes pourtant de mérite. J'ai vu l'anarchie s'emparer de l'exploitation des ressources au point de saccager une région entière et d'hypothéquer sa nature pour des siècles. J'en aurais long à raconter sur cette période qui a certes profité à quelques individus, mais qui en a ruiné beaucoup d'autres, lancés aveuglément dans une quête où ils avaient misé toute leur espérance. Il vaut bien la peine que je consacre un moment à évoquer ma propre expérience pour expliquer la source de mes convictions et pour mieux illustrer mes prises de position. Mais surtout pour ne jamais oublier la minceur de la couche de glace sous nos pieds, glace qui peut céder à n'importe quel moment.